

Une Fête de la Vierge à Fontarabie

PAR les rues de Hendaye, inondées de lumière, je descends vers la Bidassoa et je hèle un batelier pour me transporter sur la rive espagnole. C'est une radieuse matinée de septembre. Sur les eaux calmes le ciel bleu se reflète, sans un nuage, et devant moi sur le fond des montagnes lointaines, au haut d'une colline, les vieux murs pittoresques de Fontarabie se dressent, tout dorés par le grand soleil d'une ardente teinte fauve.

Mon batelier me débarqué à un petit ap-
pointement, à l'entrée du-
quel il y a des douaniers
espagnols. Je n'ai pas de
paquets, rien de suspect.
J'oubliais le petit sac mys-
térieux renfermant l'ap-
pareil photographique. Je
l'ouvre, et, cette formalité
accomplie, je grimpe vers
la petite ville. La porte
monumentale, percée dans
l'épaisse muraille, donne
accès dans la rue princi-
pale, bordée de vieilles
maisons aux lourds écus-
sons de pierre. C'est par là que l'on monte à l'église
et aussi au château-fort qui domine encore la vieille
cité.

Mais aujourd'hui, 8 septembre, cette rue a un aspect tout particulier. Les balcons de fer sont drapés de couvertures en piqué blanc, et à l'heure où j'arrive on n'aperçoit pas un seul habitant.

Dans une *fonda*, qu'il serait prétentieux d'appeler un hôtel, on m'explique le motif de cette désertion. C'est jour de fête, et une grande procession s'est acheminée dans la montagne, au sanctuaire de Notre-Dame de Guadalupe. Aussitôt je me fais donner pour me conduire un jeune gamin d'une dizaine d'années. Leste comme le sont tous ses compatriotes, mon guide, d'un pas de Basque, c'est le cas de le dire, me fait trotter le long des sentiers de la Guadalupe, qui blanchissent sous un soleil aveuglant.

En haut, près de la chapelle, j'aperçois la foule, et j'entends les salves de coups de fusil que tirent les jeunes gens. Je me hâte, mais, au moment où j'arrive, voilà des gens qui commencent à descendre par petits groupes. Ce sont les figurants de la procession qui, prosaïquement, s'en vont déjeuner chez eux : mais tout n'est pas perdu, et dans deux heures le cortège se reformera. Cet avis me tranquillise, et je monte jusqu'à la chapelle. Devant la porte il y a encore un

rassemblement de paysans, coiffés du classique béret, qui tirent des coups de fusil en l'air.

Dans l'église même, au-dessus de l'autel, derrière une grande baie vitrée, on aperçoit la Vierge, en l'honneur de laquelle a lieu cette fête. Par un petit escalier on accède à l'étroite loge où est placée la statue vénérée, revêtue de ses plus somptueux vêtements, car en ces pays il est d'usage d'habiller et de parer aussi richement que possible les saintes images. Dans ce réduit, de nombreux paysans sont en prière, couvrant de baisers multipliés le manteau de la Vierge. Une femme pose même sur la tête de la Madone le béret de son petit enfant, sans doute pour lui faire acquérir quelque spéciale vertu protectrice, et elle ne le reprend qu'après avoir terminé ses embrassements, ses genuflexions et ses signes de croix rapides et répétés, à la mode d'Espagne.

Dans l'endroit où est bâtie cette chapelle, dans ce cadre de montagnes aux teintes adoucies dans les lointains, la vue est étendue, et splendide sous ce grand soleil de fête, qui fait miroiter les eaux de la Bidassoa et de la mer, d'un bleu sombre sous le ciel pâli par la grande chaleur de midi.

C'est à l'entrée de la ville que doit se reformer la procession, et je descends pour l'attendre. Passent deux jeunes *carabineros* escortant deux aimables personnes. Aussi, en gendarmes galants, l'un

porte tous les paquets, tandis que l'autre, d'un geste gracieux, tenant l'ombrelle, protège la figure de sa *novia* contre les ardeurs du soleil. C'est un tableau de genre, digne du pinceau spirituel de Wörms.

Peu à peu, le déjeuner achevé, les figurants de la procession reviennent, toujours à grand renfort de coups de fusil en l'air. Réunis, ils se mettent à bavarder. Ensuite ce sont des danses. Et comme tout a une



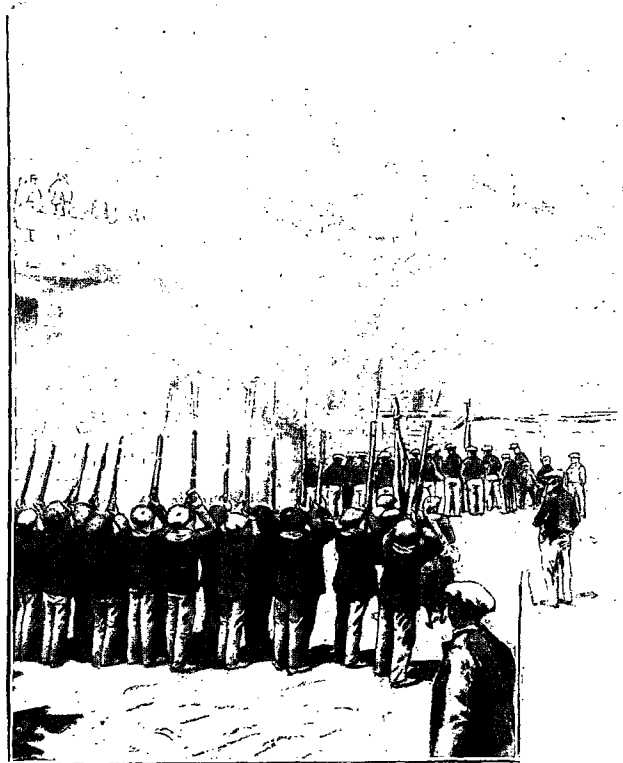
LA PROCESSION SOUS LES MURS DE FONTARABIE.

D'après une photographie de M. X.



SAPEURS GROTESQUES.

D'après une photographie de M. X.



SALVES A LA PORTE DE FONTARABIE.
D'après une photographie de M. X....

fin, après les conversations et la danse, le cortège s'organise et se met en marche.

En tête défile un peloton de sapeurs grotesques. Ils sont coiffés d'immenses bonnets à poil blancs, formés d'une peau de mouton enroulée. Ils portent de vastes tabliers de peau et des culottes blanches. De fausses barbes à tous crins envahissent leurs jeunes figures. Comme armes, ils ont des haches et des fusils, et le chef de la bande tient, en guise de sabre, une scie à main à lame énorme.

Derrière cette avant-garde vient un peloton de Basques, en bérêts et chemises rouges et pantalons blancs, et, après eux, un groupe de marins, facilement costumés d'une cravate, d'un grand col et d'un bérêt à rubans.

D'autres pelotons du même genre défilent encore, commandés par des officiers plus ou moins richement costumés. L'un d'eux a revêtu une jaquette noire, qui laisse voir par devant le plastron peu empêché de sa chemise; sur les manches ont été bâtis à grands points des galons d'or. Son pantalon rouge trop court atteint à peine ses chevilles. Une couverture de piqué blanc sert de tapis de selle au poney qu'il monte et qu'il stimule de ses éperons démesurés et datant d'un autre âge.

Un autre, commandant les marins, a une face rasée et grimaçante de vieux scribe sous sa casquette galonnée, et sa redingote trop courte, sanglée par le ceinturon de son grand sabre, atteint à peine de l'extrémité de ses pans la partie qu'ils devraient voiler.

A ces groupes sont mêlées quatre cantinières en oripeaux fanés.

En queue, deux petites pièces d'artillerie en bronze, de la taille de nos « 80 de montagne », sont

attelées à de petits caissons, ressemblant à une bière, à couvercle en forme de toit, comme au siècle passé, et traînés chacun par un petit cheval.

Puis, chose étrange pour nous autres gens du nord, habitués à plus de sévérité dans les cérémonies religieuses, après cette bande de travestis fantaisistes, fermant la marche, vient le clergé en surplis, précédé de la croix.

Ce cortège, où le profane se mêle de si près au sacré, descend vers la ville, avec des haltes fréquentes pour tirer des salves de mousqueterie. La porte monumentale qui donne accès dans les murs est saluée d'une décharge générale; les petites pièces font feu, et les cloches sonnent à toute volée.

Au delà, dans la *Calle Mayor*, la foule se presse, et aux fenêtres ce ne sont que têtes curieusement penchées. A travers tout ce monde, la procession se faufile, monte, descend et remonte dans les rues, vers l'église et la *Casa consistorial*, pour y déposer un vaste drapeau armorié.

La procession est achevée, mais c'est l'heure du divertissement national par excellence, de la *corrida*, sans laquelle il ne saurait y avoir de bonne fête au delà des Pyrénées, et quelquefois en deçà. L'*espada* ne rappelle que de loin Guerrita et Mazantini. Sorte de Don Quichotte mélancolique, il se hasarde avec moins de hardiesse et bat en retraite avec plus de célérité que le célèbre hidalgo de la Manche, et ses estocades ne sont guère mortelles qu'au troisième ou au quatrième coup.

Pour mettre un peu de variété dans le spectacle, le quatrième taureau se trouve être un gaillard joyeux et assez vif, et comme il a affaire à un banderillero peu expérimenté, il le roule quelque peu, lui découd sa culotte au mauvais endroit, mais, bon prince, ne poursuit pas sa victoire plus loin, et son adversaire malheureux s'en tire, un peu contusionné seulement, avec plus de peur que de mal.

Pour finir, on lâche un jeune taureau, un *novillo*, avec les cornes emboulées, et tous les gamins de Fontarabie se précipitent dans l'arène. Le pauvre animal est fort ahuri et demeure stupide. Pourtant au moindre mouvement de ses cornes, toute la bande s'envole par-dessus les barrières, retombant pêle-mêle de l'autre côté. Un brave se hasarde, agitant un sac en guise de cape. Le novillo fait un pas, et voici l'autre qui roule, empêtré dans son sac, sous le taureau, qui dédaigne cet ennemi à terre et n'insiste pas.

Les divertissements sont finis, et déjà les ombres s'allongent. Je me hâte vers la rivière pour retrouver mon batelier. La barque s'éloigne de la rive, passant auprès du petit stationnaire espagnol dont le tranche-mer allongé a de vagues allures d'éperon. J'aperçois les matelots désœuvrés sur le pont, oisifs à cette heure tardive du jour, où déjà le crépuscule commence à tomber. Et maintenant, après l'agitation bruyante et les fusillades de cette fête, on éprouve une sensation délicieuse de repos et de calme, au milieu de ce grand silence, à peine troublé par le léger clapotis des eaux.

